

Pierre PÉJU



Pierre Péju est né à Lyon où son père dirigeait la librairie et galerie « La Proue », lieu culturel où défilait écrivains et artistes (Eluard, Aragon, Sagan, Sarraute, Jean Vilar,...). A six ans, il découvre l'Allemagne ; à 14 ans, il y fait un séjour très marquant qui lui inspirera des scènes de son roman *Le rire de l'ogre*. Après une scolarité à Lyon, il entreprend des études de philosophie puis s'établit à Paris. Il y crée la revue *Chute libre*, « poétique et politique » puis travaille à « La Quinzaine littéraire » dont Maurice Nadeau lui ouvre les portes, se lie d'amitié avec Roger Grenier. En 1978, il publie son premier livre *Vitesses pour traverser les jours*. À partir de cette époque suivront de très nombreux articles, livres, essais (sur les contes ou sur le romantisme allemand). Il fait de nombreux voyages (dont certains politiques : en Pologne pendant « l'état de guerre », au Portugal pendant « la révolution des œillets »). Pendant des années, il mène front création littéraire et enseignement de la philosophie, devient directeur de programme au Collège international de philosophie. Depuis 2003, il se consacre entièrement à l'écriture. Quelques références bibliographiques, parmi une trentaine de titres : *La petite fille dans la forêt des contes* (Laffont 1981, rééd.1997) ; *La petite chartreuse* (Gallimard 2002) traduit en une vingtaine de langues, **Prix Inter 2003** ; *Le rire de l'ogre* (Gallimard 2005), **Prix du roman de la FNAC 2005, Prix du meilleur roman étranger en Chine 2006** ; *Cœur de pierre* (Gallimard 2007, Folio 4858) ; *La diagonale du vide* (Gallimard 2009).

Walter BENJAMIN



« Cela peut venir de la construction des appareils ou du souvenir, mais il est certain que les bruits des premières conversations téléphoniques résonnent dans mon oreille de tout autre manière que celles d'aujourd'hui. C'étaient des bruits nocturnes. Aucune muse ne les annonce. La nuit dont ils venaient était celle qui précède chaque vraie renaissance. Et elle était vraiment nouvelle-née, la voix qui sommeillait dans les appareils. Chaque jour et chaque heure le téléphone était mon frère jumeau. Et c'est ainsi que je pus voir comment sa noble carrière surmontait l'humiliation des premiers temps. Car, alors que le grand lustre, le paravent de poêle et le palmier d'appartement, la console, le guéridon, et les rambardes en avancée qui paradaient jadis dans les salons, étaient depuis longtemps morts et gâtés, l'appareil, semblable à un héros de légende, jadis exposé dans un ravin de montagne, abandonnait le corridor obscur et faisait une entrée royale dans les pièces lumineuses et plus claires qu'habitait maintenant une génération plus jeune. Il devint pour elle la consolation de la solitude.... »

Walter Benjamin. *Enfance berlinoise*. Le téléphone.